

« ment » . . . Je répondis : certainement ; & j'imagine que notre travail se bornera à fixer les limites de la baie de sable qui est à bas-bord en entrant . . . M. de Pierrevert, qui étoit avec M. d'Escures, alloit me répondre ; mais ses yeux s'étant tournés vers la côte de l'Est, il vit que nous étions entraînés par le Jusan : je m'en aperçus aussi ; & dans l'instant nos canots furent nagés avec la plus grande force le cap au Nord, pour nous éloigner de la passe, dont nous étions encore à cent toises ; & je ne croyois pas être exposé au moindre danger, puisqu'en gagnant seulement vingt toises sur l'un ou l'autre bord, nous avions toujours la ressource d'échouer nos canots sur le rivage. Après avoir nagé plus d'une minute sans pouvoir refouler la marée, j'essayai inutilement de gagner la côte de l'Est. Notre biscayenne, qui étoit devant moi, essaya aussi inutilement de gagner la côte de l'Ouest. Nous fûmes donc forcés de remettre le cap au Nord, pour ne point tomber en travers dans les brisans. Les premières lames commençoient à déployer à peu de distance de mon canot. Je crus devoir mouiller le grapin ; mais il ne tint pas. Heureusement le cablot n'étoit pas étalé à un des bancs, il fila en entier dans la mer & nous déchargea d'un poids qui auroit pu nous être funeste. Dans l'instant je fus au milieu des plus fortes lames, qui remplirent presque mon canot. Il ne coula cependant pas, & ne cessa de gouverner, de manière que je pouvois toujours présenter l'arrière aux lames ; ce qui me donna le plus grand espoir d'échapper au danger. »

« Notre biscayenne s'étoit éloignée de moi pendant que je mouillois le grapin, & ne se trouva que quelques minutes après dans les brisans : je l'avois perdue de vue en recevant les premières

lames ; mais dans un des momens où je me trouvois au-dessus de ces brisans , je la revis entre deux eaux à trente ou quarante toises de l'avant ; elle étoit en travers , je n'apperçus ni hommes ni avirons. Ma seule espérance avoit été qu'elle pourroit refouler le courant ; mais j'étois trop certain qu'elle périroit si elle étoit entraînée , car pour échapper , il falloit un canot qui portât son plein d'eau , & qui dans cette situation pût gouverner , afin de ne pas chavirer. Malheureusement notre biscayenne n'avoit aucune de ces qualités. »

« J'étois toujours au milieu des brisans , regardant de tous côtés , & je vis que derrière mon canot , vers le Sud , les lames formoient une chaîne que mon œil suivoit jusqu'à mon horizon. Les brisans paroissoient aussi aller fort loin dans l'Ouest. Je vis enfin que si je pouvois gagner seulement cinquante toises dans l'Est , je trouverois une mer moins dangereuse. Je fis tous mes efforts pour y réussir , en donnant des élans sur le tribord dans l'intervalle des lames ; & à sept heures vingt-cinq minutes je fus hors de tous dangers , n'ayant plus à combattre qu'une forte houle & de petites lames produites par la brise du O. N. Ouest. »

« Après avoir vuide l'eau de mon canot , je cherchai les moyens de donner des secours à mes malheureux camarades ; mais je n'avois plus dès lors aucun espoir. Depuis le moment où j'avois vu notre biscayenne couler dans les brisans , j'avois toujours donné des élans dans l'Est , & je n'avois pu en sortir qu'au bout de quelques minutes ; il étoit impossible que les naufragés , au milieu d'un courant aussi rapide , pussent jamais s'éloigner de sa direction , & ils devoient être entraînés pendant tout le reste de la marée , qu'

a porté au large jusqu'à huit heures quarante-cinq minutes. D'ailleurs, comment le meilleur ragueur auroit-il pu résister quelques instants seulement à la force de ces lames. Cependant, comme je ne pouvois faire aucunes recherches raisonnables que dans la partie où portoit le courant, je mis le cap au Sud, côtoyant les brisants, qui me restoient à tribord, & changeant de route à chaque instant, pour m'approcher de quelques lous marins ou goëmons qui me donnoient de tems en tems quelque espérance. Comme la mer étoit très-houleuse lorsque j'étois sur le sommet des lames, mon horizon s'étendoit assez loin, & j'aurois pu appercevoir un aviron ou un débris à plus de deux cents toises. Bientôt mes regards se portèrent vers la pointe de l'Est de l'entrée, j'y apperçus des hommes qui avoient des manteaux, & faisoient des signaux : c'étoient des Sauvages, ainsi que je l'ai appris depuis ; mais je les pris alors pour l'équipage de la biscayenne de l'Astrolabe ; & j'imaginois qu'elle attendoit l'étaite de la marée pour venir à notre secours. J'étois bien loin de penser que mes malheureux amis étoient les victimes de leur hardiesse généreuse. »

» A huit heures trois quarts (1), la marée ayant reversé, il n'y avoit plus de brisants, mais seulement une forte houle : je crus devoir continuer mes recherches dans cette houle, suivant la direction du jusant, qui avoit cessé. Je fus aussi malheureux dans cette seconde recherche que je

(1) Et c'étoit l'heure que j'avois indiquée dans mon instruction ; pour approcher la Passe sans danger, parce que le courant dans tous les cas est porté en dedans. [Note de M. de la Peyrouse.]

J'avois été dans la première. Avant neuf heures ; voyant que le flot venoit du Sud-Ouest , que je n'avois ni vivres , ni grapins , ni voiles , mon équipage mouillé & saisi de froid , craignant de ne pouvoir rentrer dans la baie lorsque le flot auroit acquis toute sa force ; voyant d'ailleurs qu'il portoit avec violence au Nord-Est , ce qui m'empêchoit de gagner au Sud , où j'auroi dû continuer mes recherches , si la marée l'avoit permis , je rentrai dans la baie , faisant route au Nord. La passe m'étoit déjà presque fermée par la pointe de l'Est : la mer brisoit encore sur les deux pointes ; mais elle étoit calme au milieu. Je parvins enfin à gagner cette entrée , rangeant beaucoup la pointe du bas-bord , sur laquelle étoient les Américains qui m'avoient fait de signaux , & que j'avois cru François. Ils m'exprimerent par leurs gestes qu'ils avoient vu chavirer deux embarcations ; & ne voyant pas la biscayenne de l'Astrolabe , je fus certain du sort de M. de Marchainville , que je connois trop pour croire qu'il eût réfléchi sur l'inutilité du danger auquel il alloit s'exposer. Comme on aime cependant à se flatter , il me restoit un très-léger espoir que je le trouverois à bord de nos vaisseaux , où il étoit possible qu'il eût été demander du secours. Mes premières paroles en arrivant à bord : *Avez-vous des nouvelles de M. de Marchainville ? — Non. —* Ce fut pour moi la certitude de sa perte. »

» Après tous ces détails , je crois devoir expliquer les motifs de la conduite de M. d'Escures. Il est impossible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la passe ; il vouloit seulement s'en approcher (1) ; & il a cru se tenir à une distance

(1) Et il lui étoit défendu par mon instruction d'en approcher. [*Notz de M. de La Pérouse.*]

qu'il a mal jugée ainsi que moi, ainsi que les dix-huit personnes qui étoient dans nos deux canots. Je ne puis dire combien cette erreur est pardonnable, ni pourquoi il étoit impossible de juger la violence du courant; on croiroit que je m'excuse moi-même; car je répète, *je jugeai cette distance plus que suffisante*, & l'aspect même de la côte, qui fuyoit dans le Nord avec la plus grande vitesse, ne me causa que de l'étonnement. Sans vouloir détailler toutes les raisons qui devoient contribuer à nous inspirer une confiance bien funeste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que le jour de notre entrée dans cette baie nos canots sonderent la passe en tous sens, pendant plus de six heures, sans éprouver aucun courant. Il est vrai que lorsque nos frégates s'y présenterent, elles furent repoussées par le jusant; mais le vent étoit si foible, que dans le même instant nos canots refouloient la marée avec la plus grande facilité. Enfin, le 11 Juillet, jour de la pleine-lune, nos deux Commandans furent eux-mêmes, avec plusieurs Officiers, sonder cette passe: ils sortirent avec le jusant, rentrèrent avec le flot, & n'y remarquèrent rien qui pût faire juger qu'il y eût le moindre danger, sur-tout avec des canots bien armés. Ainsi l'on doit conclure que le 13 Juillet la violence du courant tenoit à des causes particulières, comme à une fonte extraordinaire de neiges, ou des vents forcés, qui n'avoient pas pénétré dans la baie, mais qui sans doute avoient soufflé avec violence au large. — M. de Marchainville étoit à un quart de lieue en-dedans de la passe, au moment où j'y fus entraîné. Je ne l'ai pas vu depuis ce moment, & je sens trop bien que je ne le reverrai jamais! Mais tous ceux qui

Je connoissoient savent ce que son caractère noble & généreux l'a porté à faire. Il est probable que lorsqu'il a aperçu nos deux canots au milieu des brisants, ne pouvant concevoir comment nous y avions été entraînés, il a supposé ou un cablot cassé, ou des avirons perdus. Dans l'instant il aura nagé pour venir à nous jusqu'aux pieds des premiers. Nous voyant lutter au milieu des lames, il n'aura écouté que son courage & aura cherché à franchir les brisants pour nous porter des secours en-dehors, ou périr avec nous. Cette mort sans doute est glorieuse; mais combien elle est cruelle pour celui qui, échappé aux dangers, n'a plus la possibilité d'espérer de revoir jamais aucun de ceux qui l'ont accompagné, ou des héros qui venoient pour le sauver!

« Il est impossible que j'aie voulu omettre aucun fait essentiel, ou changer un de ceux que j'ai rapportés. M. Mouton, Lieutenant de Frégate, qui étoit en second dans mon canot, est à portée de relever mes erreurs, si (ce que je ne crois pas) ma mémoire m'avoit trompé. Sa fermeté, celle du Patron du canot & des quatre canotiers, n'ont pas peu contribué à nous sauver. Mes ordres ont été exécutés au milieu des brisants avec la même exactitude que dans les circonstances les plus ordinaires. Signé BOUTIN. »

Parag. extraits des Pap. Angl. & autres.

« Il y a eu dernièrement à Brightelmstone
 » une course à pied pour cent guinées, entre
 » un nommé Plaine d'Appledore, dans la Pro-
 » vince de Kent, & le nommé Fline de Chat-
 » wood dans le Surry. L'étendue du terrain à

« paroitroit étoit de 110 verges (330 pieds).
 « Fline, qui a l'air très-robuste, a souvent fait
 « de ces sortes de courses, & en est toujours
 « sorti victorieux. Plaine paroît très-maigre,
 « & a l'air d'être en consommation. Il y avoit,
 « dit-on, des paris pour plus de 10,000 liv. sterl.
 « Avant que ces deux coureurs partissent, les
 « paris étoient en faveur de Fline, de 50 liv. st.
 « à 30; mais à 20 verges du but Plaine devança
 « son antagoniste avec une vitesse incroyable,
 « & gagna le but avant lui, au grand contente-
 « ment des spectateurs. C'est ainsi que l'argent
 « circule & change à tout moment de poches en
 « Angleterre ». (*Courier de l'Europe*, n°. 13).

N. B. Laporte, Imprimeur-Libraire, rue des
 Noyers, donne avis que les éditions in 4°. &
 in 8°. du *Roland furieux* en 46 Chants, de la
 traduction de M. d'Uffieux, & ornées de 93
 Planches gravées par les meilleurs Artistes, étant
 depuis long temps achevées, Messieurs les Souf-
 scripteurs qui n'ont pas retiré les cahiers qui leur
 manquent pour compléter cet Ouvrage, & ceux
 qui voudront l'acquérir complet, sont priés de le
 faire avant la fin de Décembre prochain, parce
 qu'à cette époque, on en disposera de manière
 à ne plus en trouver en France, ni de complets,
 ni de cahiers séparés.

Le prix du format in 4°. est de 184 liv. bro-
 ché, ou de 4 liv. le cahier; & le format in 8°. ,
 115 liv. broché, ou 2 liv. 10 sols le cahier.

MERCURE DE FRANCE.

SAMÉDI 8 SEPTEMBRE 1787.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*Regrets d'Achille sur le corps de Patrocle,
imitation du dix-huitième Chant de l'Iliade
d'Homère.*

ACHILLE, enveloppé dans un sombre nuage,
Sur Patrocle sanglant pleure, exhale sa rage,
Tantôt morne, pensif & tantôt furieux ;
Il dévore les pleurs qui coulent de ses yeux.
Tu n'es plus.... O douleur ! ton ombre en vain m'im-
plore.

Hector, féroce Hector, tu respirez encore !
Ah ! je cours, dans ton sein.... Il n'est plus temps....
O Dieux !

N^o. 36, 8 Septembre 1787. C

Il arrache soudain l'or de ses blonds cheveux ,
 Souille de ses habits la pourpre étincelante ;
 Il répand sur sa tête une cendre brûlante ,
 Il se meurtrit le sein , pousse des cris perçans.
 Antiloque le presse & rappelle ses sens ,
 Il le repousse ; il court sans suivre aucunes traces ,
 Il outrage ses traits que formèrent les Grâces.
 Au sein profond des mers ses cris ont pénétré.
 Thétis entend la voix de son fils égaré ;
 Et , s'attachant des bras de son père Nérée ,
 Se livre au désespoir d'une mère éplorée.
 Elle s'écrie : Achille , ô mon fils malheureux !
 O Héros ! que j'ai vu s'élever sous mes yeux !
 Tel qu'un tendre olivier qu'à peine on voit paroître ,
 Est l'espoir & l'orgueil du sol qui l'a fait naître ,
 La mort va te ravir peut-être à mon amour :
 Déplorable Déesse , ô jour ! funeste jour ,
 Où par un triste hymen , sur la terre appelée ,
 Je devins , immortelle , épouse de Pélée.
 Mers , ouvrez à ma voix vos abymes profonds !
 O vents , portez au loin mes lamentables sons !
 Du bout de l'Océan & des plaines liquides
 Amenez près de moi toutes les Néréides !
 Elle dit : Amphinome , Ianasse , Actée ,
 La tendre Galathée & la douce Iéra ,
 Orithie & Glauci , Doris , Callianire
 Rasent l'onde en suivant les traces de Zéphyre.
 Aux pieds de l'immortelle un groupe est rassemblé ;

La touchante Alia parle à son cœur troublé,
Et la jeune Ianire, & la blonde Amathée,
Font retentir l'écho de l'enceinte argentée.
De la caverne sombre où s'enchaînent les vents,
Eole à leurs soupirs mêle ses sifflemens:
Quittons, mes chères sœurs, cette grotte profonde;
Suivez moi, dit Thétis, sortez du sein de l'onde.
Sur les bords phrigiens allons trouver mon fils;
Sachons quel nouveau trouble agite ses esprits.
D'un pied léger, des mers ces filles immortelles
Caressent la surface, & les vents de leurs ailes
Agitant sur leur front leur voiles ondoyans,
Opposent au soleil leurs replis transparents.
Elles touchent bientôt à la rive embellie
Où l'on voit les vaisseaux du Roi de Thessalie:
La fille de Nérée accourt à ses accens,
Et presse le Héros en ses bras languissans.
O ma mère! il n'est plus, dit Achille; un barbare.
Un Hector! de Patrocle à jamais me sépare.
Hélas! il est tombé sous le fer inhumain,
Et je n'ai pas puni son indigne assassin!
V. l fardeau de la terre, oisif & privé d'armes,
J'avilis cette main que je baigne de larmes;
Mon nom qui du carnage étoit l'affreux signal,
Dans Iliou tremblant a trouvé son égal!
Tu périras, Hector. Ta tête ensanglantée
Sera sur ton palais en triomphe portée.
Je fais que je prescris l'arrêt de mon trépas,

Que ma mort est le prix des efforts de mon bras.
 Eh bien, j'aurai vengé mon ami d'un perfide,
 Victime du destin je mourrai comme Alcide,
 Je mourrai. Mais, couvert de lauriers immortels,
 Dans Pergame en débris j'obriendrai des autels,
 Et les Grecs sentiront, en voyant ma victoire,
 Qu'Achille étoit rentré dans les champs de la gloire.

(Par Mlle Aurore, de l'Académie
 Royale de Musique.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
 du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Brûlot* ; celui de l'Énigme est *Ennui* ; celui du Logogryphe est *Croupier*, où l'on trouve *roupie*, *jour*, *pie*, *pire*, *proue*, *roc*, *crier*, *ouir*, *prier*, *rire*, *roc*, *cor*, *écrou*, *cour*, *Roi*, *tue*, *Prieur*.

C H A R A D E.

L'Ésoïstra souvent prononcée mon premier ;
 Une négation vous donne mon dernier ;
 Un Carme, un Capucin, Lecteur, est mon entier.

(Par M. Juhel, à Loches.)

É N I G M E.

Les Perses m'ont fait naître, & dans l'antiquité
Pendant mes premiers ans je me montrai peu vive.

Je vins en France, & l'Université
Bientôt me rendit plus active.

Faisois à voyager; en courant nuit & jour

Je me rendis utile à la Ville, à la Cour.

Fidelle à la patrie, en paix tout comme en guerre,

Pour être en même-temps aux deux bouts de la terre,

Je montai des coursiers, je montai des vaisseaux.

Sans trompette je vaux ma sœur la Renommée

Qui, trop vieille à présent, ne se voit plus aimée.

Je parle des hauts faits des fameux Généraux,

Et sans péril je les suis à l'armée.

J'ignore, & j'ai pourtant tous les plus grands secrets

Des Courtisans, des Rois, de leurs sujets,

Des savans & des sots, des petites maîtresses;

Je donne aussi mille promesses,

Dont rarement on voit tous les effets.

Dangereuse souvent, sans fiel & sans malice,

Je fais favoriser l'intrigue, l'artifice,

Et même secondes quelquefois des forfaits.

Je fais rire, pleurer, je surprends, je console,

J'ai toujours de l'argent & ne m'en fers jamais.

Cependant je répands sans cesse des bienfaits.

Quand sans dessein je manque à ma parole ,
 Je renverse bien des projets.
 Celui que j'affligeai revient encore à moi ,
 Je le soutiens par l'espérance.
 Lecteur , es-tu Marchand ? Je commence avec toi ,
 Et j'ai toute ta confiance.
 Ma main du rendre Amour décoche aussi les traits.
 La sensible Amitié , dans l'horreur de l'absence ,
 Se réchauffe en mon sein , y trouve des attraits.
 Par mes soins vigilans j'assure la constance ,
 On diroit qu'on m'a faite exprès.
 Les Grâces , le Destin avec le prompt Mercure ,
 Sont en croupe avec moi sur la même monture.
 J'attends cent bras sur ce vaste Univerſ ,
 Et parmi mes enfans j'ai l'Auteur de ces vers.

*(Par M. Lemaire , Contrôleur des Postes
 à Abbeville.)*

L O G O G R Y P H E.

JE suis un être à peine en vie ;
 Je n'ai ni plumes ni toison ;
 Je vais , selon ma fantaisie ,
 Par-tout sans quitter la maison.
 Si je me mets à la fenêtre ,
 C'est pour insulter le passant ;
 A mon Lecteur vingt fois peut-être

J'ai fait cet affront innocent ;
 Peut-être aussi dans la colère
 S'est-il vengé cruellement :
 Un jaloux ne pardonne guère
 Ce qui rappelle son tourment.
 Mais comment fuir ou me défendre
 Contre un ennemi si puissant ?

Je n'ai ni pieds ni mains, & j'ai la peau fort tendre ;
 Son triomphe n'est donc pas grand.
 Qu'un curieux me décompose ,
 J'ai de quoi contenter son goût ;
 Et sans dénaturer mon tout,
 Je peux subir pour lui mainte métamorphose.

A l'Avare j'offre de l'or ;
 A la Beauté j'offre une rose ;
 Au Chasseur je fournis un cor ;
 A l'oiseau d'Iris une cage.
 Mais ce qu'on ne comprendra pas,
 On peut en moi trouver un sage,
 Et je n'en ai pas moins des rats.
 De cet assemblage bizarre
 Le pire, c'est d'y voir un sot,
 (Mais la rencontre n'est pas rare)
 Figurant avec un cagot.

Sans être beau je possède les Grâces ;
 On ne me perdra point ; je ne suis pas sans traces ;
 Ma cuisine est fort maigre, & j'ai pourtant du rosmarin ;
 Mais j'en dis trop, & la gaze est trop claire ;

Prenons plutôt la méthode ordinaire,
 Faisons d'abord voguer votre Lecteur
 Sur un fleuve d'Espagne ; & puis , s'il n'a pas peur ,
 Je l'embarque pour la Colchide ,
 Sur le vaisseau du Héros intrépide
 Qui déroba la célèbre toison.

Je le ramène après dans le champ de ses pères ,
 Reprendre l'instrument qui donne la moisson ,
 Instrument dédaigné par des mains meurtrières.

Pour derniers traits j'offre à ses yeux
 L'asyle ridicule où Géronte , peureux ,
 Croyant d'un Spadassin éviter l'estocade ,
 D'un fripon de Valet reçut la bastonnade ;

Ce que Poliphème amoureux
 Lança contre un rival heureux ;
 Ce qu'à Londres la populace ,
 Qui s'amuse d'un jeu sanglant ,
 Chez deux coqs , d'une égale audace ,

Pour le combat garnit d'un fer tranchant ,
 Huit lettres ont produit tout ce beau radotage ;
 Devine , ou non , Lecteur ; je ne dis plus un mot ;
 Car s'il t'en falloit davantage ,
 Tu serois bête alors autant qu'un escargot.

(Par M. C.....)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUTS Politiques & Militaires de Tamerlan, proprement appelé Timour, écrits par lui-même en Mogol, & traduits en François d'après la version Persanne d'Aboutaleb-al-hosseïm, avec la Vie de ce Conquérant, d'après les meilleurs Auteurs Orientaux, des Notes & des Tables Historiques, Géographiques, &c. ; par L. Langlès, Officier de Nosseigneurs les Maréchaux de France. A Paris, chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix; Lottin de Saint-Germain, Imprimeur-Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; Didot, Libraire, rue Dauphine.

LE nom de Tamerlan placé à la tête d'un Ouvrage de Législation & de Tactique doit exciter l'étonnement du Lecteur ; nous ajouterons même qu'il mérite une attention particulière. Il peut servir également au Philosophe & au Savant, & doit faire époque dans les annales de l'esprit humain. Cette production du plus grand Conquérant de l'Asie, porte l'empreinte du génie de son illustre Auteur. L'on n'y trouve aucune trace de cette férocité que le nom seul de Tartare

C v

semble annoncer, & dont Tamerlan lui-même n'étoit pas exempt dans sa conduite; car en comparant ses Institurs avec sa Vie, on voit facilement que ses actions ne répondoient pas toujours à ses discours. Mais ses actes de barbarie étoient l'ouvrage de son siècle & de sa nation. En les commettant, c'étoit un tribut qu'il payoit à la foiblesse humaine. Si ce Souverain, professant une religion intolérante, éleva des tours avec des rêtes, & poursuivit les infidèles à toute outrance, Saint Louis, le vertueux Saint Louis ne fit-il pas des Croisades sanguinaires? n'attaqua-t-il pas les Musulmans, dont il n'avoit pas plus à se plaindre? On plaint les erreurs de ce pieux Monarque; il fut entraîné par les préjugés de son temps; mais ses vertus & toutes ses qualités supérieures, il ne les dut qu'à lui même: tel fut aussi Timour.

Pour sentir toute la vérité de ce que nous venons d'avancer, il suffit de lire attentivement l'Ouvrage de ce Conquérant. Comme il le destine à l'instruction de ses descendans, il s'y peint sans détour, découvre avec naïveté les motifs secrets de sa conduite, & donne des préceptes pleins de sagesse qu'il appuie souvent de son propre exemple. Son entreprise est vaste & importante; elle demandoit un génie tel que le sien.

Dans la première Partie il donne un plan de Législation Militaire, Politique & Civile, & enseigne la Tactique; dans la seconde il

raconte lui-même les principaux exploits.
Rien de plus noble que son debut.

« A mes enfans , heureux Conquérens des
» Royaumes ; à mes descendans , sublimes
» Souverains du Monde .

» Qu'ils sachent que plein de confiance
» en la bonté du Très-Haut , j'espère que
» plusieurs d'entre-eux s'assoieront après
» moi sur le Trône de la puissance ; c'est ce
» qui m'engage à recueillir pour eux les ma-
» ximes que je me suis faites à moi-même.
» Leur fidélité à les observer leur assurera
» une fortune pour laquelle j'ai eu à surmon-
» ter tant d'inquiétudes ; de fatigues & de
» dangers , & dont je suis redevable à la pro-
» rection du Ciel , à l'heureuse influence de
» la religion de Mohamméd (à qui Dieu
» fasse paix) , & à la puissante protection de
» ses descendans & des compagnons de ses
» travaux. »

Il ajoute plus bas : « En me revêtant du
» manteau Impérial je renonçai à la tran-
» quillité que l'on goûte sur le lit du repos.
» Dès l'âge de douze ans je parcourois les
» Provinces , je luttois avec l'infortune , je
» concevois des projets , je renversois des es-
» cadrons ennemis , je m'accoutumois à
» voir des séditions s'élever parmi les Offi-
» ciers & les soldats , & à entendre de leur
» part des paroles dures ; mais je parvenois
» à les apaiser en me réfugiant vers la pa-
» tience , & en affectant une insouciance
» dont j'étois très-éloigné....

„ J'attachai l'opprimé des mains de l'op-
 „ presseur; & une fois bien informé du tort
 „ fait à la personne ou aux biens, je pro-
 „ nonçai suivant la loi, & je n'enveloppai
 „ jamais l'innocent dans la punition du cou-
 „ pable.

„ Tout homme qui avoit tiré l'épée
 „ contre moi pour traverser mes desseins,
 „ dès qu'il imploroit mon secours étoit ac-
 „ cueilli avec bonté. Je l'élevois aux digni-
 „ tés, je passois sur ses torts la plume de l'ou-
 „ bli; & si son cœur étoit encore ulcéré,
 „ telle étoit ma conduite à son égard, que je
 „ parvenois enfin à effacer la cicatrice de sa
 „ blessure....

„ J'eus soin de m'abstenir des concussions
 „ de l'oppression; je n'ignorois pas que ce
 „ sont de ces crimes qui produisent des fami-
 „ nes & des fléaux de toute espèce, & qui
 „ fauchent des races entières....

„ Enfans, petits-enfans, amis, alliés,
 „ tous ceux qui avoient avec moi quelque
 „ liaison eurent part à mes bienfaits. L'éclat
 „ de ma fortune ne me fit oublier personne;
 „ chacun recevoit ce qui lui étoit dû. La clé-
 „ mence eut aussi des droits sur mon cœur. „

Ensuite vient un Décret très-curieux des
 Docteurs Musulmans qui nomment Timour
le Restaurateur de la Foi. On y trouve plu-
 sieurs Anecdotes relatives à leur Histoire
 Ecclésiastique. L'Auteur continue & donne
 une idée de ses réglemens. Il commence par
 diviser ses sujets en douze classes. On n'y

voit que des hommes recommandables par leur piété ou utiles par leurs talens. Il s'occupe d'abord de la subsistance des descendans du Prophète, & bientôt rend compte de sa propre conduite envers ses Soldats & son Peuple: *Mes Soldats & mon Peuple*, dit-il, *m'étoient également précieux*. Il entre dans les détails de l'administration.

« Les Vissirs & les Secrétaires faisoient l'ornement du Divan; c'étoient les miroirs de mon Empire. Ils me réfléchissoient tous les événemens survenus au fond des Provinces parmi les Soldats ou le Peuple. »

Au milieu de ses grandes occupations on est surpris de l'attention que ce Législateur donne aux Beaux-Arts, & de l'importance qu'il y attache; il réunit autour de lui les Médecins, les Astrologues, les Géomètres; *car tous ces hommes*, dit-il, *contribuent à la gloire & à la prospérité de l'Empire....*

Il donne d'autres Réglemens pour les Hordes, les Tribus & pour tous les Étrangers qui venoient se réfugier auprès de lui. Son grand système est d'accueillir tout le monde, de favoriser l'Agriculture en accordant des encouragemens aux Laboureurs.

Timour ayant pourvu à la sûreté de ses États, va développer son caractère ambitieux dans un article intitulé: *Réglemens pour l'agrandissement de ma puissance*. Mais avant tout il trace les devoirs importans d'un Souverain.

« Il faut que ses actions aussi-bien que ses

» paroles soient à lui, c'est-à-dire, le Peuple
 » & l'Armée doivent être persuadés que tout
 » ce que fait ou dit le Souverain, il le fait & il
 » le dit lui-même, & qu'il n'est dirigé par
 » personne.

» Il est essentiel qu'en suivant les conseils
 » & l'exemple des autres, un Monarque ne
 » les fasse pas asseoir à côté de lui sur le
 » Trône; obligé d'adopter les bons avis de
 » tous, il ne doit pas se livrer à eux jusqu'à
 » les rendre d'abord ses égaux, & enfin les
 » supérieurs dans le Gouvernement.

» C'est une obligation indispensable pour
 » un Souverain d'observer en tout la jus-
 » tice; qu'il ait soin de prendre un Visir
 » (premier Ministre) intègre & vertueux;
 » car un Visir équitable répare les vexations
 » commises par un Prince tyran; mais si le
 » Visir est lui-même oppresseur, *l'édifice de*
 » *la puissance ne tardera pas à s'écrouler.*

» Les ordres & les défenses exigent de la
 » fermeté. Il faut rendre soi-même ses or-
 » donnances, de peur qu'on ne les inter-
 » cepte ou qu'on ne les altère.

» Que le Souverain soit inébranlable
 » dans ses résolutions; que dans toutes ses
 » entreprises son ardeur soit toujours égale,
 » & qu'il ne retire la main qu'après le succès.»

Ces préceptes, qui conviennent à tous les Monarques, font honneur à la plume & au caractère de Tamerkan. A travers la sagesse qui les a dictés on découvre l'idée innée du despotisme. Nous regrettons bien de ne pas